

Article original

La stéréotypie réciproque du Subsaharien et du Caribéen ou l'auto-rejet du Noir dans les romans de Léonora Miano

Frédéric Woina Mana

Université Adam Barka d'Abéché

E-mail : woinamana_frederic@yahoo.fr

Article soumis le 25/07/2020, accepté le 17/12/2020 et publié le 15/01/2021

Résumé : La traite négrière est la cause principale de la dispersion de la race noire à travers le monde. Jusqu'à nos jours, elle reste un souvenir qui hante les Noirs et définit les types de relations souvent conflictuelles qu'ils entretiennent avec eux-mêmes et avec le monde extérieur, celui occidental surtout, considéré comme cause de tous les malheurs du Noir. Quand bien même les Afropéens et les Afrodescendants voudraient se surpasser et accepter leur bourreau d'hier, dans un projet visant l'édification d'une société occidentale plurielle, un problème fondamental amenuise leurs efforts : la non acceptation du Noir par lui-même. Cet article montre que la stéréotypie réciproque du Subsaharien et du Caribéen en terre occidentale est la manifestation des difficultés du Noir à s'accepter lui-même avant d'envisager une relation dépassionnée avec le monde extérieur. Ce qui fait du Noir le premier obstacle à son propre épanouissement.

Mots-clés : Traite négrière, Conflits, Stéréotypes, Afropéens, Afrodescendants

Abstract : *The slave trade is the main cause of the dispersion of the black race throughout the world. Until our days, it remains a memory that haunts Blacks, and defines the type of the often conflicts relations they maintain with themselves and with the outside world, especially the Occidental world, considered as the cause of all the ills of Black people. Even if Afropeans and Afrodescendants would like to surpass themselves and accept their executioner of yesterday, in a project aimed at the building of a plural Occidental society, belonging to both Whites and Blacks whose destiny is now linked to this land, a fundamental problem is hampering their efforts: the non-acceptance of the Negro by himself. This article shows that the reciprocal stereotypy of the Sub-Saharan and the Caribbean in Occidental lands is the manifestation of the black's difficulties in accepting himself before considering a dispassionate relationship with the outside world. That makes the Black man the first obstacle to his own development.*

Key-words: Trade of Negroes, Conflict, Stereotypes, Afropeans, Afrodescendants

Introduction

Aujourd'hui les pays de l'Europe occidentale avec la France et la Belgique en tête abritent un nombre important de Noirs, nés en Europe ou contraints de s'y réfugier pour des raisons diverses. Quoique Noirs, ils font partie intégrante de la société européenne et n'envisagent leur avenir qu'en relation avec cette terre, sans rompre radicalement le lien avec l'Afrique. Dans les romans de Léonora Miano, les individus appelés Afropéens et Afrodescendants rencontrent d'énormes difficultés d'intégration : ils sont constamment confrontés au regard réducteur de la majorité blanche, mais surtout à un manque d'estime de soi, manifesté par l'entretien des stéréotypes qui divisent les Noirs entre Subsahariens et Caribéens.

Alors en quoi l'entretien réciproque de ces stéréotypes est-il l'expression du rejet du Noir par lui-même ? Comment cet état d'esprit peut-il être un obstacle à l'épanouissement de ces individus qui voudraient bien dépasser le souvenir douloureux du passé des Noirs et incarner ce monde pluriel qui s'impose aujourd'hui à l'humanité ? En inscrivant cette étude dans l'analyse des représentations péjoratives de l'altérité, nous partons de la description de ces stéréotypes et des a priori qui les sous-tendent pour montrer qu'au-delà de ces traits mineurs grossièrement catalogués chez le Subsaharien et le Noir Caribéen, c'est le Noir qui se rejette lui-même, devenant par-là le premier obstacle à son propre épanouissement.

1. Le Subsaharien vu par le Caribéen

La traite négrière a favorisé l'émergence d'un peuple intermédiaire : les caribéens. Situés à cheval sur le Noir et le Blanc, les Caribéens font partie des peuples les plus complexés et les plus insatisfaits d'eux-mêmes : ils voudraient bien, dans beaucoup de situations, nier leurs racines noires mais n'y arrivent pas ;

paradoxalement, ils voudraient n'être que Blancs mais n'y parviennent pas aussi¹. Ils sont en réalité des peuples appartenant à l'entre-deux identitaire. Se trouvant dans l'impossibilité d'appartenir à une des deux races et insatisfaits d'assumer leur statut de peuple intermédiaire, ils développent une conflictualité qui se manifeste à travers le malaise identitaire et le rejet du Noir subsaharien. Voilà pourquoi on est parfois surpris de constater que les préjugés et stéréotypes qui pèsent sur le Subsaharien sont formulés par les Caribéens – de surcroît des Caribéens noirs –. Dans la hiérarchisation des peuples que se permettent les personnages des textes de Léonora Miano, ils se situent volontiers après le Blanc ; le Noir subsaharien se trouvant au bas de l'échelle relégué. Après le Blanc et le Caribéen, le Noir subsaharien est le sauvage, il est l'individu sans valeur.

1.1. L'image stéréotypée du Subsaharien sauvage

L'image du Noir animal et sauvage est entretenue et véhiculée par le Blanc pour légitimer sa mission colonisatrice, prétendue salvatrice pour les Noirs. Dans les textes de Miano, on constate que cette image stéréotypée du nègre barbare, sauvage et inférieur est intégrée dans l'imaginaire collectif caribéen et même dans celui des Noirs africains qui s'en servent pour se reléguer. C'est ainsi que lorsque Georges et Marianne (un Subsaharien et une Noire caribéenne) décident de s'unir par le lien du mariage, les parents de la femme auront cette violente et méprisante réaction à l'annonce de cette nouvelle par leur fille : « Tu comptes te donner à un singe ? » (Miano, 2010 : 17-18)

Cette réification du Subsaharien exprime le mépris des Caribéens pour les Noirs. À travers la métaphore du Subsaharien singe, se dégage l'image stéréotypée du Noirs sous-homme, primitif.

Quoi de pire qu'une telle présentation d'un être humain ? Ces propos ne laissent aucune marge de sympathie et de

¹ Cette image du Caribéen dans la prose de Miano corrobore les thèses développées par Frantz Fanon dans son œuvre *Peau noire masque blanc*.

reconnaissance. Il ne fait l'ombre d'aucun doute ; pour ces Noirs caribéens, le Noir africain, le Subsaharien est impur. Il est un sauvage, sale et ne mérite par conséquent pas de s'unir à leur fille. Un singe, un sauvage ; voilà comment est peint le Subsaharien par ces êtres qui, pourtant, sont ses descendants et sont noirs.

Cette stéréotypie passe par un procédé consistant à insister sur un savoir approximatif sur l'altérité, comme l'indique Daniel Henri-pageaux : « Porteur d'une définition de l'Autre, le stéréotype est l'énoncé d'un savoir minimum collectif qui se veut valable à quelque moment historique que ce soit. » (Pageaux, 1994 : 63) Reléguant ainsi le Subsaharien au rang de l'animal – le singe – les parents de Marianne se prétendent supérieurs à ce dernier. Implicitement, ils établissent une hiérarchie entre eux : les Noirs caribéens et les Noirs d'Afrique. Ce qui corrobore cet avis de Daniel Henri-Pageaux : « De fait, le stéréotype pose de manière implicite une constante hiérarchie, une véritable dichotomie du monde et des cultures. » (Pageaux, 1994 : 63).

L'Histoire douloureuse du Noir semble n'avoir pas uni les Noirs eux-mêmes qui se fondent sur de minimes différences pour établir une hiérarchie entre eux. On comprend facilement le stéréotype du Noir par le Blanc, puisque la différence entre ces deux races paraît fondamentale : la couleur de la peau. Entre Noirs-mêmes, la stéréotypie devient un déni de soi. Et cette hiérarchie que ces Noirs se permettent d'établir entre eux est une reconnaissance implicite de la supériorité du Blanc.

Ce qui attise tant la haine du caribéen envers le Subsaharien semble être le fait qu'il ait en lui la part du Noir qui l'empêche d'être Blanc, le maintenant dans une situation intermédiaire dans cette hiérarchie de races que les personnages se plaisent à établir. C'est aussi de ce souvenir sombre de l'Histoire que les Caribéens retiennent qu'ils ont été vendus par les Subsahariens. C'est ainsi qu'on comprend les propos d'un personnage caribéen anonyme, une femme qui s'adresse à son mari dans une situation de conflit conjugal : « Je savais que tu n'étais qu'un nègre ordinaire. Tu peux

me traiter de canne à sucre si tu le veux. Nous, au moins, nous n'avons jamais vendu personne. » (Miano, 2006 : 109)

Il se dégage ici l'établissement d'une barrière entre un « nous » représentant les Noirs caribéens et un « vous », représentant les Subsahariens. Cette dichotomie nous-vous marque la volonté des Caribéens de renier leur lien ancestral avec les Subsahariens. Ce sentiment d'appartenance remarqué chez la femme, doublé de son souvenir de l'histoire qui la présente comme conséquence d'une déportation dont le Subsaharien se serait rendu coupable, soit par sa complicité avérée, soit par sa lâcheté, est facteur de stéréotypie. Alors, l'image stéréotypée du Subsaharien apparaît comme un motif cherchant à justifier un rejet a priori ; car, comme l'indiquent Amossy Ruth et Herschberg Pierrot Anne,

Ce ne sont donc pas les attributs du groupe qui entraînent une attitude défavorable à leur égard, mais le rejet a priori qui se cherche des justifications en mobilisant tous les stéréotypes disponibles. (Amossy et al., 2014 : 36).

Pourquoi Georges (le prétendant subsaharien de Marianne) ne mériterait-il pas de s'unir à Marianne ? C'est juste parce qu'il est un Subsaharien. Et comme le Noir dans sa généralité, a cette image stéréotypée d'animal, d'inculte, de sauvage, de sorcier, Georges est par conséquent pareil ; son seul tort, son seul malheur, c'est d'être Subsaharien, Noir. C'est un rejet a priori, puisque ceux qui s'expriment n'ont eu aucune expérience de vie commune avec celui qu'ils stigmatisent autant. Cette image du Subsaharien sauvage n'est qu'un justificatif à cet a priori. Tout ce que les Caribéens ont, c'est leur image fautive et figée du Noir sauvage. Voilà pourquoi ils fondent leur refus sur des questions de type déshumanisant : « [...] et tu imagines, s'il veut t'emmener dans sa jungle, et penses-tu à vos enfants, quel sera leur avenir, et de quel monde seront-ils et surtout, oui, surtout, de quelle couleur ? » (Miano, 2010 : 18). La couleur qui intrigue ces Caribéens et suscite leur mépris est la couleur noire, celle de tous les attributs négatifs.

Avec cet accent mis sur la probable couleur des enfants issus de ce couple, on comprend qu'il s'agit en réalité du rejet du Noir et non

de l'individu, de l'homme. On ne s'étonnerait pas de l'insistance sur la couleur de la peau puisque ce que les parents de Marianne rejettent, ce n'est ni George ni ses manières, ni son niveau social ou intellectuel : c'est le Noir. Que ferait Marianne avec des enfants issus d'un mariage avec un Noir subsaharien ? des enfants maudits, des enfants bannis, des enfants stigmatisés et relégués au rang de l'animal, des enfants noirs ? Pour elle qui a déjà la « chance » d'être sortie de « la sauvagerie subsaharienne », et qui a « l'avantage » d'être devant le Noir dans la hiérarchie, l'idéal semble être de s'unir à un Blanc pour poursuivre sa mutation vers la race désirée : la race blanche. Repartir vers la « sauvagerie » est une honte qu'elle ne devrait pas se permettre, selon ses parents.

À travers cette image du Noir subsaharien conçue par les parents de Marianne se dévoile cette théorie selon laquelle la stéréotypie ne chercherait qu'à légitimer une situation de rejet préexistant ; alors on ne chercherait par la fabrication de fausses preuves que des motifs pour légitimer une haine déjà développée envers l'Autre.

Dans l'imaginaire collectif de ces Caribéens, le Noir est tout, sauf ce qui est bon. Plus que tout, il est sauvage ; ce qui explique la pensée selon laquelle Georges emmènerait Marianne dans sa jungle, comme si la jungle était la demeure exclusive du Noir. Cela fait écho au mythe de l'Afrique fantôme, l'Afrique peinte par les premiers voyageurs occidentaux qui, pour légitimer et saluer la présence occidentale en Afrique, et confirmer leur supériorité, présentaient ce territoire comme une terre de désolation, une terre de monstres, habitée par des êtres mi-humains mi-animaux, et où toute véritable vie n'était pas envisageable.

L'image du Noir sorcier et cannibale est aussi mise en exergue dans les propos sur l'homme. Penser que tout Noir est païen, sorcier et pratiquant du culte vaudou, comme nous allons le voir, c'est avoir une connaissance limitée de l'Afrique. Alors, ce genre de propos qui ne se contentent que des savoirs flous et approximatifs, parfois construits pour besoin de propagande, pour

remettre en cause tout un peuple, sont des représentations stéréotypées. Pour ces Noirs caribéens, on pourrait tout expliquer, tout dire de bon de Georges ; mais tant qu'il restera noir, son image restera la même. Cette image du nègre sous-homme, sauvage est une image figée.

1.2. Le Subsaharien est un sorcier

Dans les arguments affûtés par les parents de Marianne pour montrer Georges indigne de leur fille, figure cette image du Subsaharien sorcier. Il est présenté comme un être dont le quotidien est ponctué de cultes occultes, insensés. Selon les parents de la fille, le vaudou semble être l'incarnation de la sorcellerie inévitable du Noir du Sud du Sahara. C'est pourquoi, après être ébranlés par cette effroyable nouvelle de leur fille envisageant se marier à un « singe », les parents de Marianne expriment leur crainte sur ce dernier, exhibant ce qui, dans leur imaginaire, est l'apanage du Noir subsaharien :

Avons-nous tant offensé le créateur, que tu veuilles mêler notre sang avec celui d'un païen, d'un sorcier vaudou qui n'a vu l'ombre d'une savonnette dans sa brousse où on ne sait même pas de quelles bêtes immondes ils se nourrissent, [...] (Miano, 2006 : 109).

Dans cet extrait, on remarque une barrière nette établie par les parents de Marianne entre eux et les Subsahariens. Inconcevable, unimaginable, impossible que leur fille puisse se marier à celui dont l'existence-même est étroitement liée à la sorcellerie. « Un païen », « Un sorcier vaudou », voilà une pensée qui classe les Noirs caribéens du côté de la chrétienté occidentale, reléguant les Subsahariens dans cet éternel obscurantisme que leur colle l'imaginaire collectif occidental. À cela, il faut ajouter cet accent mis sur le sang ; ce sang de sorcier, de païen, qui se mêlerait au sang des Caribéens, considéré comme pur. Cette division entre un type de Noirs au sang pur et un autre au sang païen et sorcier établit un clivage et une hiérarchie entre ces Noirs, loin du « sang noir » de William Edgar Du bois. Ces substantifs forts et ces qualificatifs sont destinés à établir une hiérarchie entre ces deux

composantes de la race noire qui ont pour point de discorde une appréciation différente de l'Histoire.

Cet usage des noms « païen » et « sorcier », doublé de l'emploi de l'adjectif « vaudou », qui sont tous chargés de connotations péjoratives, permet à ces personnages de construire une image négative du Subsaharien en général à travers le seul individu : Georges. Cela est l'un des processus-types du fonctionnement de la stéréotypie, comme le souligne Daniel-Henri Pageaux : « Si l'on fait réflexion sur la production du stéréotype, on s'aperçoit qu'il obéit à un processus simple de fabrication : la confusion de l'attribut et de l'essentiel, rendant possible l'extrapolation constante du particulier au général, du singulier au collectif : « X est un [...] » ; ils sont tous des [...] ». Dans un texte, le stéréotype se situe souvent au plan de l'adjectivation : c'est le qualificatif qui devient l'essentiel, et l'accessoire renvoie à la seule définition possible. » (Pageaux, 1994 : 62) Cette seule définition possible dans le cas particulier des parents de Marianne est que les Subsahariens sont des sauvages et des sorciers. Un point de vue tranché qui n'accepte aucune concession et n'a pour seul objectif que de démontrer le caractère inabouti et inférieur des Subsahariens. Cette rhétorique se fonde également sur le savoir et l'être des individus. C'est ce qu'exprime cette expression « [...] d'un sorcier vaudou qui n'a vu l'ombre d'une savonnette dans sa brousse ».

Cet accent mis sur la savonnette participe toujours de cette rhétorique visant à démontrer le caractère inférieur des Noirs subsahariens, considérés comme des êtres sales, un peuple n'ayant pas la culture de la toilette et donc inférieur. Ce qui semble être une image récupérée du discours sur le Noir dans sa généralité, comme l'exprime ce personnage :

C'était pour les Kémites seuls, qu'on avait légalisé la ségrégation raciale. C'était d'eux, seulement d'eux, qu'on disait qu'ils étaient maudits par la volonté de Dieu, destinés pour jamais à servir les autres. Dans toutes les sociétés, les intouchables avaient la peau foncée. La couleur noire

symbolisait le mal. Elle était le sceau du diable. (Miano, 2008 : 89)

Alors, la sorcellerie n'est qu'une preuve fallacieuse supplémentaire pour tenter de justifier l'infériorité du Noir.

Ces propos d'Amandla montrent qu'en réalité, il y a une fabrication de l'image du Noir et une tendance à la légitimation de son infériorité par rapport à d'autres races, comme elle l'affirme : « Aucun Kémite ne devrait ignorer que le monde le voyait ainsi, comme un être sale, inférieur. » (Miano, 2008 : 89) C'est cette image fabriquée du Noir que les Noirs caribéens semblent exploiter pour se présenter en individus plus proches du Blanc. Paradoxalement, les Subsahariens relèguent aussi les Caribéens avec des motifs hautement stéréotypés.

2. Le Caribéen vu par le Subsaharien

À la différence du Subsaharien qui est sur la terre de ses ancêtres, le Noir caribéen se retrouve sur une terre avec laquelle son histoire est récente et étroitement liée à la traite transatlantique. Dans ces conditions, il est un impératif pour lui de s'inventer une vie sur cette terre qui n'appartient pas à ses ancêtres, et avancer dans l'Histoire. Ce qui, pour le Subsaharien, le délégitime. Alors, il ne serait qu'un bâtard, un dépravé.

2.1. Le Caribéen est un bâtard

Entre le Noir subsaharien et le Noir caribéen, subsiste une situation de conflit et de relégation perpétuelle. Ces conflits mobilisent toujours les images négatives que chacune des deux communautés a de l'autre. Dans l'imaginaire des personnages subsahariens de Miano, le Noir caribéen est un être de race impure. Ainsi, il ne mérite pas de se mettre au même niveau que les Subsahariens, considérés comme étant purs par leur naissance et leur attachement à la terre de leurs ancêtres. C'est ainsi que George s'adresse à sa femme en ces termes : « Quand on n'a pas de généalogie, on apprend à rester à sa place. » (Miano, 2006 :

109) Cette place à laquelle le mari fait allusion est une place rétrograde.

Pendant que le Caribéen relègue le Subsaharien au rang d'animal, réciproquement, ce dernier l'imagine impur, bâtard. Il lui taille une place de marginal. Il ne serait pas exagéré d'en déduire une détestation du Noir par lui-même. Effet, du discours dominateur de l'Occidental qui aurait fini par convaincre les Noirs dans leur ensemble du caractère inférieur et inabouti de leur spécificité de Noirs ? Volonté de se rapprocher du Blanc ? À défaut d'apporter une réponse tranchée à ces questions, nous pouvons néanmoins déduire que l'image que chacune de ces communautés à de l'autre n'est qu'une image stéréotypée exprimant le mépris qu'ils ont d'eux.

Le discours des parents de Georges est complètement cacophonique et leurs raisons du rejet du Noir caribéen à travers Marianne paraissent floues. Ils souhaitent une chose et son contraire en même temps. Dans un premier temps, ils conseillent leur fils de ne pas se marier à une Blanche. Dans un second temps, ils estiment qu'au lieu de Marianne qui est une Caribéenne, il aurait mieux fait de s'unir à une Blanche. C'est en cette cacophonie que réside le caractère stéréotypé de ce procès qu'ils font du Caribéen et aussi en ce rejet fondé sur des préjugés et des approximations : « Marianne n'était pas blanche mais c'était peut-être pire... »

Ce que les parents de Georges rejettent, ce n'est pas Marianne : c'est le Noir en le Caribéen. Sinon, pourquoi préféreraient-ils une Blanche, qu'ils avaient pourtant déconseillée à leur fils au départ ? Il y a donc une remise en cause de soi-même qui se manifeste dans le rejet de son semblable. Pour sembler raisonnable, ce discours trouve justification dans quelques différences exploitées à dessein pour décrédibiliser l'Autre :

Elle ne serait qu'une canne à sucre. Une chose faite pour être mâchée, pressée, recrachée. Elle n'avait pas d'ancêtres identifiables, pas de divinités tutélaires, pas de totems, pas d'au-delà où se rendre après la mort, pas de langue

propre. Parce que, ce qu'ils parlaient, là-bas sur leur île, eh bien, ce n'était rien de plus qu'un sabir fait de bric et de broc. (Miano, 2010 : 19-20)

Tout chez la Noire caribéenne est rejeté, et on y cherche des motifs pour montrer davantage que cette femme ne peut mériter de s'unir à Georges, le Subsaharien. Au-delà de son statut de bâtard lié au fait qu'elle n'a pas d'ancêtres et de totems, on trouve sa langue bizarre. Cela ne peut se justifier que par la stéréotypie. Ce rejet du Noir caribéen fonctionne sur une simplification visant la relégation : ils n'ont pas d'ancêtres, pas de langue commune, pas de totems ; alors ils sont inférieurs. Par conséquent, leur fille ne mérite pas de s'unir à notre fils.

Dans ce conflit opposant les Noirs subsahariens aux Noirs caribéens, on constate que les causes, comme celles du conflit entre le Noir et le Blanc, restent liés à l'histoire de la traite négrière. Là aussi, le clivage est net et se perçoit dans la volonté de chacun des protagonistes de montrer que l'autre est différent et inférieur : pour le Noir subsaharien, le Noir Caribéen est impur et illégitime parce qu'il n'a pas de généalogie. L'expression « Quand on n'a pas de généalogie, on reste à sa place » dit assez sur l'imaginaire de la communauté subsaharienne. Ceci n'est d'ailleurs pas un fait isolé quand on sait que le mariage entre Georges et Marianne était rendu compliqué juste parce que la femme était Caribéenne et l'homme, Subsaharien, comme indiqué ici : « Le clan bantou l'exerça, en abusa même. L'Heure était grave : Georges avait épousé une femme sans généalogie. Une descendante d'esclaves. Une mukokè, [...] » (Miano, 2010 : 19)

Ce rejet de Marianne sur motif qu'elle est descendance d'esclaves et donc sans généalogie entraîne un repli identitaire et contribue davantage à attiser les tensions dans ce jeune couple biculturel. Même si les conjoints semblent être victimes des idéologies de leurs parents, il n'en demeure pas moins qu'eux aussi finiront par intégrer cette manière de penser. Ce qui se réalise dans ce couple, puisque lors d'un conflit, la femme ressuscite cette image du Subsaharien complice de sa déportation :

Elle (l'épouse) dit qu'elle ne l'aime plus, et qu'il n'a qu'à prendre une deuxième épouse puisqu'il y tient tant. Elle laisse sa place et retourne chez elle, là où les gens n'ont pas de généalogie, mais aucun crime sur la conscience. (Miano, 2006 : 110)

Et, comme c'est le cas des relations entre le Blanc et le Noir, ce repli identitaire accentue davantage la stéréotypie.

2.2. Le Caribéen est un dépravé

La situation d'un bâtard le conduit très souvent sur les chemins de la dépravation. C'est cette image que les Noirs subsahariens semblent coller aux Noirs caribéens. Sans véritable origine, sans généalogie, ils sont, selon les Subsahariens, livrés à des actes incontrôlés, la drogue et le banditisme notamment, comme en témoigne la pensée du père de Musango, cherchant à s'expliquer la raison de l'union de son épouse avec un Caribéen : « Qu'est-ce que ce Guyanais pouvait bien avoir de plus que moi ? Un fumeur d'herbes, un vagabond et même pas diplômé... Tu parles d'un artiste ! Jamais vu sa figure sur une affiche, à ce gars-là... » (Miano, 2006 : 126)

L'image que cet homme offre de son rival dans cette situation de conflit est une image stéréotypée, calquée essentiellement sur le regard que le Subsaharien a sur le Caribéen. Ce dernier est peint comme un être ne méritant pas de posséder cette femme, juste parce qu'il est Guyanais. Et comme si être Guyanais était synonyme de drogué, de vagabond et de sous éducation, le Subsaharien s'autorise volontiers à le délégitimer.

Le fait que ce personnage Subsaharien ait choisi de désigner son rival par sa nationalité est plein de significations. En effet, il y a là la volonté latente de généraliser ces défauts qu'il lui attribue. Il ne s'agit plus d'individu mais de groupe : les Guyanais, les Caribéens. La supériorité revendiquée par ce Subsaharien se fonde sur des traits péjoratifs qui vont au-delà de la simple rivalité : elle puise ses motifs dans les a priori, les préjugés identitaires.

Cette construction du Caribéen vise sa relégation sur le seul prétexte qu'il n'a pas de généalogie. Ce discours puise dans les préjugés sur le Caribéen pour se renforcer. C'est ainsi que se comprendrait cette allusion faite à la drogue, considérée comme l'addiction favorites des peuples Caribéens.

3. Le Caribéen et le Subsaharien vus par eux-mêmes

Pas tellement différents l'un de l'autre, le Noir subsaharien et le Noir Caribéen trouvent néanmoins des différences superficielles pour se jeter réciproquement du discrédit, justifiant le caractère inabouti de l'autre par son appartenance, son histoire et ses actes. Ce désaveu réciproque n'est en réalité que le rejet du Noir-même, au-delà de petits clivages. Ce que le Subsaharien et le Caribéen semblent rejeter, c'est ce qu'ils ont en commun : le Noir tout court. Cela est perceptible autant dans leurs discours que dans leurs actes.

3.1. Cacophonie discursive et auto-rejet du Noir

Dans le discours du Subsaharien comme dans celui du Noir caribéen, l'altérité n'a guère une image positive. Il n'est d'ailleurs pas apprécié à sa juste valeur. Et la seule justification s'appuie sur la traite négrière. D'un côté, le Subsaharien relègue le Caribéen qu'il estime bâtard parce que coupé de ses racines par la traite transatlantique. De l'autre, le caribéen retient du Subsaharien l'image d'un lâche, d'un sauvage d'un sorcier et d'un criminel qui aurait vendu des humains. Or, c'est au véritable coupable que chacun des deux semble vouloir lier une alliance. C'est ainsi qu'on comprend le point de vue des parents de Georges à propos de ce mariage interculturel : « Depuis les berges du Wouri, la famille de l'époux n'avait pas été en reste. Quand il avait quitté la France, les anciens du village l'avaient supplié de ne pas se marier à une Blanche. Marianne n'était pas blanche mais c'était peut-être pire... » (Miano, 2010 : 18). Les parents de Georges s'appuient sur des suppositions. Leur inquiétude semble n'avoir pas de véritable fondement. C'est ce qui est marqué par l'usage du terme « Peut-être ». Pourtant, ce doute est entretenu au point de devenir

le socle d'une décision à allure de rejet : « [...] on ne faisait que darder sur Georges des regards éprouvés. On marmonnait qu'il aurait mieux fait d'épouser une Blanche. » (Miano, 2010 : 20).

Les parents de Georges préfèrent une Blanche à une Noire caribéenne. De même, ceux de Marianne préfèrent donner leur accord pour un Blanc plutôt que pour un Subsaharien sauvage. Dans ce rejet, cette détestation réciproque du Noir caribéen et du Subsaharien, préférant chacun le Blanc, nous ne manquons pas de remarquer les conséquences du conflit de l'intérieur manifesté chez les personnages Noirs par le rejet de leur identité-même. La détestation de la peau noire, la volonté et l'acte de se décaper la peau, l'usage des tonnes de produits cosmétiques pour s'offrir des cheveux lisses, à l'européenne sont des processus qui aboutissent à la confirmation de cette image du Noir inférieur. Une image finalement acceptée par les Noirs, comme on peut le remarquer dans cette question entre femmes noires : « Ama, tu as déjà eu un chéri blanc ? » (Miano, 2010 : 57).

Ces propos de Madeleine montrent combien elle véhicule certaines représentations stéréotypées du Blanc supérieur et du Noir inférieur. Il s'agit d'un déni de soi. C'est ce qui explique cette détestation du Noir et cette quête d'un homme blanc par ces femmes. Exactement comme c'est le cas chez les hommes noirs :

[...] une lueur lui brillait au fond des pupilles, qui s'éteignait sitôt que j'ouvrais la bouche pour répondre, ma voix rappelais la fin de la relation, j'étais cette fille qui lui ravit Colette, apparemment chérie d'entre ses maitresses, ces femmes noires avec lesquelles il blasphémait les vœux prononcés devant celle qui demeurerait tout de même sa légitime femme, une Blanche valant deux Noires et peut-être davantage si l'on est homme, [...] (Miano, 2016 : 146)

À travers la femme noire, il faut voir la race noire dans sa généralité. Ixora peint une situation où la Noire est toujours maintenue dans une situation de maitresse, celle auprès de qui l'homme (le Noir) vient assouvir ses désirs. Dans ces conditions et avec ce statut qu'elle a, impossible de lui faire l'honneur d'être une épouse. Cette infériorité de la femme noire est tellement ancrée

dans la mémoire des hommes qu'on imagine qu'une Blanche vaut deux Noires sinon davantage. Ces propos mettent en exergue l'image stéréotypée du nègre inférieur au Blanc. Et si l'on cherche les causes de son infériorité, la réponse est si simple : parce qu'il est noir ; parce qu'il est sauvage : des motifs dénués de toute véracité et de toute preuve scientifique pouvant convaincre de cette infériorité tant clamée par le Blanc et accepté par le Noir, parce qu'entretenu par des discours et des conceptions fondés sur des a priori.

On finit par comprendre que le véritable problème n'est pas l'individu représenté par Marianne ou Georges. La source de tous les maux de ces personnages, c'est la peau noire, celle décrétée laide et inférieure. La couleur du diable. Ce qui est chez les Noirs source d'un manque d'estime de soi.

3.2. Actes et expression du manque d'estime de soi

Le quotidien de ces personnages noirs, qu'ils soient Afropéens ou Afrodescendants, est caractérisé par la quête effrénée et la construction d'une image d'eux qui réponde aux aspirations de leur société d'accueil. Voulant toujours s'identifier au Blanc, ils versent tous dans la quête d'un époux blanc ou d'une épouse blanche. Nous l'avons remarqué dans les échanges des filles et dans cette attitude à imaginer qu'une Blanche vaudrait deux Noires ou plus. Ces attitudes montrent combien la détestation que ces deux « protagonistes » ont l'un de l'autre n'est en réalité que le rejet d'eux-mêmes, le déni de la race noire. Alors, ce que le Caribéen déteste chez le Subsaharien, ce n'est pas véritablement son passé de probable complice du Blanc ; c'est plutôt son lien de race avec lui. Sa rage réside dans le constat de sa filiation ancestrale avec le Subsaharien. Il aurait préféré être Blanc ou plus proche de ce dernier que de se rapprocher davantage du Noir subsaharien. Cette attitude de Mayhem décrite par le narrateur le montre bien : « Mayhem fustigeait la créolité, dans laquelle il lisait le mépris de la composante subsaharienne. Selon lui, les inventeurs de ce courant voulaient à toute force cesser d'être des Nègres, comme si cela pouvait suffire à éradiquer le mépris dont ils

faisaient l'objet. » (Miano, 2008 : 160) Quoique polémique, la pensée de ce personnage détracteur des partisans de la créolité révèle une réalité douloureuse chez les Caribéens : la volonté de s'échapper de l'enfermement dans la peau noire.

Aussi, chez le Subsaharien, reléguer le Noir caribéen, loin de s'expliquer véritablement par d'autres motifs, n'est que l'expression de son envie de ressembler au Blanc. Les arguments des parents de Georges le montrent bien : que de se Marier à une Caribéenne, leur fils aurait mieux fait de s'unir à une Blanche, pourtant déconseillée au départ. Dans les attitudes des deux communautés noires en Europe, il y a cette volonté de supprimer la composante noire, cette noirceur qui marque leur différence tout en étant leur premier obstacle dans le long processus d'intégration dans cette société occidentale dont ils se réclament désormais. Ce qui n'est que la conséquence de l'image négative qu'elles ont d'elles-mêmes, une image inculquée par le discours colonial, qui a fini par convaincre le Noir de son infériorité. Ce qui en fait un être qui ne croit plus en lui, comme en témoigne cet extrait : « Kemet n'avait que deux problèmes [...] D'abord, cette incroyable carence concernant l'estime de soi. Ensuite, la circonspection à l'idée de travailler entre soi, ensemble. L'une avait engendré l'autre. Quand on ne s'aimait pas, on ne pouvait que se défier de quiconque vous ressemblait. » (Miano, 2008 : 172).

Conclusion

En somme, dans la longue marche du Noir vers la résilience marquée par le dépassement du passé douloureux et l'acceptation du Blanc, un obstacle visiblement infranchissable se dresse sur son chemin : la difficile acceptation de soi. Ces Afropéens et Afrodescendants qui envisagent construire une vie dans des pays où l'ennemi d'hier, le Blanc, est désormais le compatriote, devraient s'accepter afin d'envisager entretenir une relation dépassionnée avec ce dernier. Ce qui n'est souvent pas le cas. Des siècles après la traite négrière et des décennies après la colonisation, le Noir semble avoir intégré définitivement les stéréotypes véhiculés par le discours occidental au point qu'il finit

par en faire usage sur lui-même. La stéréotypie réciproque du Noir subsaharien et du Noir caribéen en est la preuve. Ce que le Caribéen et le Subsaharien rejettent tous les deux, c'est ce qu'ils ont en commun : la peau noire, celle du « sous-homme », du « sauvage ». Alors le véritable problème d'intégration des Noirs de l'Occident est d'abord le manque d'estime de soi avant d'être celui du rejet de la société occidentale traditionnelle. Ce qui renouvelle davantage la thématique de la traite transatlantique dans le sillage de la migritude, en général, et sous la plume de Léonora Miano, en particulier.

Bibliographie

Amossy, Ruth et al., 2014, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Armand Colin.

Hamon, Philippe, 1984, *Texte et idéologie*, Paris, PUF.

Miano, Léonora, 2016, *Crépuscule du tourment*, Paris, Grasset.

Miano, Léonora, 2013, *La saison de l'ombre*, Paris, Grasset.

Miano, Léonora, 2011, *Ces âmes chagrines*, roman, Paris, Plon.

Miano, Léonora, 2010, *Blues pour Elise*, roman, Plon.

Miano, Léonora, 2009, *Les aubes écarlates*, roman, Paris, Plon.

Miano, Léonora, 2008, *Tels des astres éteints*, roman, Paris, Plon.

Miano, Léonora, 2006, *Contours du jour qui vient*, roman, Paris, Plon.

Miano, Léonora, 2005, *L'intérieur de la nuit*, roman, Paris, Plon.

Mizouni, Sophia, 2014, « Léonora Miano et espace afropéen : territoire physique, site virtuel et identités dans *Blues pour Elise* » in Alice Delphine TANG (dir.), 2014, *L'œuvre romanesque de Léonora Miano : fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Yaoundé, Harmattan, pp 305-322.

WOINA. M. F., *La stéréotypie réciproque du Subsaharien et du Caribéen ...*

PAGEAUX, Daniel-Henri, 1994, *La Littérature générale et comparée*, Paris, Arman Colin.

Zouyané, Gilbert, 2016, « Relents du discours colonialiste et réappropriation des stéréotypes. Approche de quelques romans de Calixthe Beyala », in *Annales de faculté des Arts, lettres et Sciences Humaines de l'université de Ngaoundéré*, Yaoundé, L'Harmattan.